

Chot Lahcène
Adoma 28 chemin du rouquier
13800
Istres

Traumatisme des barbelés

La guerre a commencé, l'hiver 1954 va être rude,imposant de part sa violence une réalité d'une vie infernale. Les rumeurs annonçant le début du conflit armé est entré dans une phase critique.Les ombres de la ténébreuse logique guerrière à envahit les esprits comme une gangrène habitant les neurones du cerveau afin d'établir une forme de maladie incurable .

A la une des journaux, les grand titres étalaient sur leurs première pages, écrit en gros caractères de couleur noire de jais,tel des corbeaux de l'apocalypse,les dernières informations décrivant dans le menu détail les violents accrochages qui se sont déroulés sur les hauteurs du djebel de l'Ouarsenis,entre les paras de la légion étrangère et les fellaghas de l'ALN. D'énormes dégats tant civiles que militaires sont constatés sur le terrain des opérations. des morts et des blessés sont signalés par l'intermédiaires des correspondants de guerre présent sur les lieux du carnage.

L'orage a tonné de ses éclairs jetant des flammes de feu sur les crêtes des cimes des montagnes ,les felaghas ont depuis longtemps investit ses montagnes difficilement inaccessible ..Le regard brulant des betes sauvages ,rougit par les trait sanguins des fauves à la recherche de proies innocentes livrées pieds et mains liées à des bourreaux sans compassions ,sans foi ni loi ,dans un engrenages morbides ;ou l'homme perd de son

humanité afin de devenir le vengeur du plus fort celui qui a le plus de force et de puissance .

Au sein des familles,et des tribus environnantes les mauvaises nouvelles du front circulaient comme une trainée de poudre, prèssentant le souffre nauséabond du diable satanique. Les adultes ont déjà l'angoisse au ventre,le souffle insidieux de l'esprit du mal plane comme les oiseaux de mauvaise augures sur les ciels assombris des cieux des montagnes enneigées. ils anticipaient les malheurs que cette horrible guerre allait engendrée sur la conscience des ames prit dans la tourmente de la déchéance humaine,dans sa brutalité la plus extrême. Des rancunes tenaces ,des veangeances tardives feront subir un sort funeste,aux survivants .

L'expérience des batailles passées, depuis le début de la colonisation en 1832, est restée vive dans la mémoire collective.Les anciens de cette époque ont laissés des récits et des écrits qui se transmettaient de générations en générations .Le sort est jeté ,qui evacue les ressentiments mis en mouvement ,au profit des enseignements donnés par les paroles des anciens qui ont laissées leurs traces dans la memoire comme un catalyseurs des émotions s'effectuant sous la pression des evenements passés.

Pendant cette année de 1954,l'éclosion du cerveau d'un mome,est en pleine mutation au tout début de sa période enfantine,commencant à peine à entamer son processus de reflexion sur son

environnement immédiat. Un âge où la vie est faite de rêves, où la naïveté et la pureté de l'âme sont dans l'ouverture de leur puberté, offrant au regard naïf et pleine de joie l'éternelle beauté de la nature. Quand le développement du cerveau entraîne une consommation accrue des énergies neuronales sur les mémoires des synapses afin d'obtenir les influx de la pensée mentale devenu l'essence primordiale de l'esprit de la vie qui passe .

A cette époque, j'avais passé deux années à l'hôpital Bugeaud à Bône, suite à une chute accidentelle que j'avais faite en tombant d'un pont d'une hauteur de quatre mètres environ, les séquelles que j'en garde aujourd'hui sont indéniablement la conséquence de mon éternel traumatisme. Le temps passe vite ,comme un ouragan qui balaie tout sur son passage .j'avais repris conscience revenant d'un coma, où le néant inextricable est comme une mort sans fin ,plongé dans l'absence de la vie , refaisant surface comme dans une seconde vie, découvrant un monde nouveau ou plutôt le début de l'enfer terrestre .

La nuit est passée et les chats sont gris, les souvenirs de l'enfance sont revenus par le truchement des neurones d'une mémoire défaillante. Les bonnes sœurs de la charité chrétienne se sont chargées de m'inculquer une éducation des plus catholique et des plus gauloise. je devenais un gaulois ,un descendant de Clovis .J'étais devenu un petit français parmi les petits français, et pour le

sacre du baptême, on m'avait donné le joli prénom de Jean. Ensuite après ma guérison, je fus conduit chez mes parents, où il me fallait quelques mois d'adaptation pour retrouver mes marques et mes origines de noble arabe. Au départ mes petits copains se moquaient de moi, car je ne parlais que le Français et pas un mot d'arabe, il fallut que j'utilise mes poings et mes pieds afin de me faire reconnaître par les congénères de mon quartier.

Pendant la guerre d'Algérie, nos quartiers indigènes étaient entrecoupés rue par rue par des barbelés. Dans le secteur, un poste militaire, avec des soldats en armes étaient chargés de surveiller et de mettre de l'ordre parmi la population civile. Pour aller de nos maisons à l'école, il était obligatoire de passer par des couloirs de contrôles où nos cartables étaient systématiquement fouillés, les légionnaires nous bousculaient, ils nous frappaient avec la crosse de leurs armes en nous traitant de petits fellaghas, avec un fort accent étranger. Ces légionnaires qui étaient pour la plupart d'anciens de la Gestapo, étant reconnaissables, à leurs accents fortement germanisés, car quand ils étaient entre eux, ils communiquaient dans leurs langues maternelles. Ils étaient très durs et méchants, avec la population civile, et n'hésiter pas à tirer sur le moindre suspect qui refusait d'obtempérer à leurs ordres. Drôle de vie pour un môme qui commence à peine à entrouvrir ces yeux sur la vie .

Ils s'engageaient dans la légion afin d'effacer leurs peu reluisants et ainsi échapper à la justice de leurs origines. Ces machines robots humains, étaient entraînés à faire leurs métiers ils sont payés pour cela. Le couvre feu était à partir d'une certaine heure, le souffle de la voix était étouffé, ne laissant place qu'aux saccades des respirations à l'intérieur des poumons comprimés par le stress. Les goisses permanentes agissant sur un mental en détresse. Dès ce moment là, pas d'âme qui vive dans les rues, pas d'enfants, nous n'avions pas conscience du danger, nous courions de nos maisons à l'insu de nos parents pour aller jouer comme tous les enfants du monde, dans la ruelle, l'espace vitale. Le temps avait une couleur grise, l'air était assadi comme une espèce de tristesse se faufilant à travers les couloirs aériens des particules en détresse. Soudain à l'autre bout de la rue, un homme courait à toute haleine, il haletait en jetant des cris rauques, le souffle coupé par des hocket qui projetaient des flots de sang de sa bouche entr'ouverte, des rafales de coups de feu de toutes parts retentirent, des balles sifflaient à nos oreilles, des coups de feu, halte, nous les enfants nous avions juste eu le temps de nous abriter sous les portes cochères, malgré tout, mon petit frère a reçu une balle dans le pied, il criait sa douleur à la mort. Les soldats, embusqués au coin de la rue continuaient à tirer plus belle, l'homme qui courait fut abattu de plusieurs coups de mitraillettes, il gisait sur le sol dans sa mare de sang.

Les soldats accoururent vers le blessé qui gémissait, la mort venait de faire son entrée fracassante à l'intérieur de notre monde enfantin. Le capitaine retourna l'homme agonisant avec son pied,

voyant que celui ci donnant encore quelques signes de vie,et craignant un danger quelconque lui tira une balle en plein tête pour abrégér ses souffrances,le corps de l'homme fit de brusques soubressant et dans un dernier rale rendit l'ame les yeux grands ouverts sur un vide sidéral du néant absolus.

On abat bien les chevaux.

Les jeeps conduit par des légionnaires armés jusqu'aux dents arrivèrent en trombe dans un bruit assourdissant,une fumée opaque sortait des cheminées des tanks , suivit de nombreux camions GMC transportant des militaires portant des mitraillettes et des fusils. Ils étaient revêtus de tenues léopard et coiffés sur la tête de bérêts verts. Mon petit copain Ali la jambe déchiquetée par l'impact des balles, baignait dans une mare de sang se tordant de douleurs, gémissant à la mort sa souffrance. IL fut immédiatement pris en charge par les infirmiers de la croix rouge, qui le transportèrent dans l'ambulance, et toutes sirènes hurlantes, se dirigèrent vers l'hôpital militaire de la caserne de la légion étrangère.Le quartier fut immédiatement bouclé par des milliers de légionnaires dont certains tenant en laisse des molosses tous crocs dehors, aboyant aussi fort que les hurlements des hommes en tenues léopards. Le sombre destin de l'humanité dans son microsome locale atteignit les esprits dans leurs grande angoisse de la vie sans lendemain.

Je me tenais tremblant de tous mes membres, stupéfait sur le pas de la porte, mes pieds nus tachés, de sang de ce pauvre Ali. Je me mis à vomir, secouer par des convulsions me sortant des fonds des tripes. La vue de cette tête, la tête fracassée, couverte de sang sa cervelle et son sang s'écoulaient de son crâne m'horrifièrent au plus profond de mon être de petit gamin. De la place où j'étais, je pouvais apercevoir la tête de mon autre copain Youssef, il était caché derrière la bouche d'égout, qui faisait angle avec le mur, son regard emplissait de terreur et d'angoisse, me regardait avec un air de pitié et de peur. La fureur de la peur à l'épave les esprits comme un couperet tranchant les têtes de statues comme pour séparer l'esprit de la matière ou l'intelligence et de son intellect. Tout à coup, la porte sur laquelle j'appuyais mon dos, s'entrouvrit légèrement, une main vint frapper à l'épaule, et une voix de femme me dit : entre vite, entre vite à la maison. Je poussais un soupir de soulagement, pensant fuir cet horrible spectacle de cette tête que l'on avait abattu devant les yeux éffarouchés de ce petit gamin.

Tout tremblotant, je me précipitais à l'intérieur du couloir de la maison où je m'affalais sur le sol du carrelage, essuyant les larmes de mon angoisse, et de mon dégoût, je me tordais par de violents spasmes. Je refrénais mes cris et mes gémissements à l'intérieur de ma gorge et de mes tripes. La porte prit ma tête contre sa poitrine, me consolant, tant bien que mal en chuchotant tout près de mon oreille des mots de réconfortations. Aucun cri aucun gémissements ne sortait de ma bouche, tant la peur me paralysait, de voir les portes s'ouvrir et les gendarmes déboulaient à l'intérieur de la maison.

Dominant ma détresse, je regardais par le trou de la re, essayant d'apercevoir ce qui se passait à l'extérieur, contorsionnant tant bien que mal de tout mon corps, pour si je pouvais apercevoir, de la ou j'étais, la bouche ut ou c'était réfugié, le petit frêle Youssef.

Connaissant la maison de mes voisins,pour l'avoir maintes et maintes fois visité, je me précipitais à l'intérieur de la cour,d'ou je pris l'escalier qui menait au balcon surplombant la rue.un clair de lune sombre clair illuminait l'asphalte gris de la rue ;les étincelles des mitraillettes faisaient tréssaillir le cœur des enfants .

Me cachant tant bien que mal, pour ne pas être vus des soldats, j'aperçus du haut de mon balcon des dizaines et des dizaines de soldats en armes, criant, hurlant des ordres les uns aux autres.La gutture de la voix annonçait la bête immonde qui se cachait dans cet homnidé monstrueux. Le cadavre gisait dans sa mare de sang, entourés par les légionnaires, mitraillettes et fusils aux poings.comme pour crier au loup la capture du gibier encore fumant enivrant les narines entrouvertes des senteurs mortifère de la mort proche des hommes . Les soldats se positionnèrent tous au long de la rue, un chien tenu en laisse par un militaire, aboyait, sortant ses crocs, au-dessus de la bouche d'égout, le pauvre petit Youssef hurlait à la mort sa peur du chien.

Un légionnaire se précipita pointant son arme sur la tête du petit Youssef, et sans ménagement agripper sa chemise et le tira violemment vers l'extérieur.

Le capitaine hurlait : » vite ouvrez la bouche d'égout » un soldat arriva avec une barre de fer, et ouvrit la cache en fonte, deux autres légionnaires se précipitèrent pointant leurs armes vers l'intérieur du trou noir des égouts.

Un officier prit le petit Youssef par la main et l'entraîna vers la jeep, qui ne se trouvait pas loin de là, et lui tendit une bouteille de limonade et un paquet de biscuits Le cadavre de l'homme fut chargé dans une ambulance qui quitta la rue à toute vitesse.

La tension redescendit progressivement, les soldats se positionnèrent tous le long de la ruelle, effectuant des contrôles, pénétrant en force à l'intérieur des maisons. Les affaires qui se trouvaient à l'intérieur des meubles furent jetées à terres, les légionnaires pointaient leurs armes sur les enfants les femmes et les vieillards qui tremblaient de peur, leurs hurlant dessus. Tous les hommes valides furent immédiatement bousculés vers la sortie de leurs maisons, mains en l'air. On les fit mettre à genoux à terre, les mains sur la tête, parqués sur le milieu de la rue.

Je voyais mon père, mon grand-père, mes oncles et voisins, malgré la souffrance qu'ils enduraient à être à genoux, sur la dureté de l'asphalte, ils gardaient leur dignité. Les petits vieux, à bout de force, le dos voûté, se laissaient choir sur le sol. Ils étaient immédiatement agrippés par le col

de leurs chemises, par les féroces légionnaires et brutalement remis droit, toujours agenouillés.

Le capitaine «boulahia », c'était le surnom que lui avait donné les habitants du quartier, parce qu'il portait la longue barbe, de la section des barbus de la légion, celle qui lors des défilés portaient une hache sur les épaules, et était considérée comme la plus meurtrière et la plus dangereuse de toute la légion.

Il criait de tous ses poumons, dans un arabe guttural, accompagnés par l'abolement des chiens : « bandes de chiens fellaghas, vous allez me dire où sont cachés les terroristes. Des heures passèrent ainsi, l'intérieur des maisons fut mi-sens dessus dessous, les enfants pleuraient à chaudes larmes, les femmes se lamentaient, et se lacéraient les joues, qui devenaient rouge de sang. Les hommes, toujours les mains sur la tête, se mirent debout, sous les ordres des soldats, et en file indienne sous bonne garde par les légionnaires armés, furent dirigées vers le poste militaire, et parquées dans la cour de celle qui était autrefois, une ancienne école primaire.

Passant par les terrasses des voisins, je pus ainsi rejoindre la cour de ma maison, ma mère et ma grand-mère étaient en pleurs, le visage lacéré plein de sang. A l'intérieur des chambres, nos affaires étaient jetées par terre, et les meubles renversés. J'allais vers le robinet d'eau qui se trouvait dans la cour, et je me mis en devoir de laver mes jambes pleines de sang.

J'enfilais un vieux pantalon, tout cramoisis, qui était plus grand que moi, je pris une ficelle, qui me servait de ceinture, et je l'attachais autours de ma taille afin de retenir mon pantalon.

Malgré les protestations de ma mère et de ma vieille grand-mère, je sortis, et me je dirigeais vers l'ancienne école, qui servait de poste de police à la légion.

Je restais là agrippé, contre les fils barbelés, je suivis du regard mon père toujours agenouillé, au milieu de ces pauvres loques humaines, le soleil du midi, frappait très fort et il faisait une chaleur suffocante.

Des miradors occupés par des hommes en armes surveillaient les alentours. Les prisonniers étaient appelés, un par un, et ils étaient sans ménagement dirigé, à coups de crosses, vers le hangar où se tenaient le capitaine « boulahia » et ses lieutenants qui procédaient aux interrogatoires.

De temps en temps, mais pour un temps très court on permettait, aux gens pris dans la rafle, de baisser les bras et de s'asseoir.

Les plus chanceux étaient relâchés cinq ou six heures après, sans avoir au préalable, étaient passées à tabac, et ils ressortaient le visage tuméfié et couvert de sang.

D'autres considérés comme suspects, on les faisait entrer dans un autre hangar où ils étaient dévêtus, torturés et battus à mort.

De la ou j'étais, j'entendis les cris de douleurs, des torturés qui hurlaient à l'agonie. On leur faisait boire de la javel, et on les faisait asseoir sur des bouteilles de bières.

Pour certains, après leurs avoir fait subir les pires tortures, les légionnaires aux crânes rasés et à la carrure d'athlète, attachaient ses pauvres malheureux presque entièrement nus ou aux vêtements déchirés, à des poteaux, au milieu de la cour en pleine canicule du soleil.

Soudain dans un brouhaha indescriptible, sous l'ordre émanant des militaires, accompagnés des molosses tant à la rage, l'ordre fut donné de libérer les civils jeunes et vieux. Les parias de la terre, remplis de poussière et de sang, se dirigèrent vers la sortie, se soutenant les uns les autres, et s'en allèrent vers leurs demeures. Pieds nus, je me sentais à perdre haleine, rejoindre mon père. Il me prit par les épaules. De sa haute stature, il me regarda fixement dans les yeux, son regard noir et perçant traversa mon âme, m'inspirant en moi un sentiment de confiance indescriptible. Il avait son turban taché de sang autours de sa tête, remis son sang sur ses épaules. Il avait le port de tête altier, haut et noble des nobles arabes, qui ne se soumettent jamais à la mort humaine. Il avait fait son service militaire dans les rangs de l'armée française, et il avait participé aux combats de Monte Casino contre les armées nazies, afin de libérer la France. Le soleil était à son couchant, le ciel avait prit ses couleurs rougeâtres, les projecteurs des miradors furent allumés, et leurs éclats de lumière furent dirigés vers la cour centrale. Je me retournais, jetant un dernier regard, vers les

nniers qui sont restés attachés aux poteaux, leurs têtes tombaient sur la poitrine, leurs corps squelettiques trisés par les violences des coups, et la morsure des des chiens. De loin ou j'étais, je ne savais pas s'ils nt morts ou encore vivants.

La scène des ces trois hommes attachés à des poteaux au milieu de la cour, sous les projecteurs, avait un coté sinistre, et lugubre. Les chiens, sous la pleine lune, hurlaient comme des loups à la mort. Mon père, me tirait par la main, je n'arrivais pas à détacher mon regard de ces corps dégoulinant de sang et la cruauté de cette violence. La seule pensée qui me traversa mon esprit de gamin, à ce moment là, c'est que les adultes sont fous.

es regards brisés, la volonté acquise à la supercherie de es esprits livrés aux tourments de la violence des âmes sse. Les ténèbres se jetèrent sur la lumière, comme un destructeur.

Le ciel faillit se déchirer, les montagnes tremblèrent sur fondements, l'angoisse et la peur s'installent au fin fond mémoires comme une empreinte indélébile, à jamais ite aux frontons des fronts, sur les rides des visages iés. La rupture totale et violente de la réalité de la vie, a ar briser les rêves des enfants.

ime dans son tourment solitaire, cherchant éperdument urs divin face à la sauvagerie destructrice des volontés rices, de la bête enfouie dans les tréfonds des ténèbres s. L'enfant ne connaissait que le bruit des armes, le i séchait sur les chemins escarpés.

Son regard cherchant une échappatoire, au réel cauchemar devant son œil hagard. Il pensait que cette vision, est le seul possible de son propre destin.

Il avait joué avec l'oiseau, qui passait, regardé un coin de ciel bleu, admiré les couleurs sublimes, des rouges coquelicots, étalant leurs beautés à travers la plaine verdure, mais le choc des visions lugubres des cadavres, brisaient l'esprit de l'innocence de l'âme enfantine. L'enfant n'était plus un enfant, il n'avait aucun espoir, aucun repère, il cherchait éperdument un refuge, un quelconque sentiment de compassion, il parlait aux arbres, et aux animaux, qui ne lui répondent point. Les êtres humains, autour de lui, étaient obsédés par le danger de la mort qui pouvait les surprendre à tout instant. Seul entre le ciel et la terre, il rêvait éveillé, qu'il pouvait aller marcher sur les nuages, car c'était sa seule voie de salut. Le souffle de vie qui animait l'âme, savait qu'au bout du chemin, se trouvait, quelque chose, de vague, d'imprécis, qui était étouffée dans les méandres de la répression de la dictature militaire des hommes. Ce sentiment confus, comme une énergie positive, qui habitait l'esprit, insufflait une rage de survivre, un rayon d'espoir, au fond de l'être, qui te donner à penser, que viendras des jours ou tu seras libre comme le vent. Le couvre feu instauré, par les légionnaires qui patrouillaient dans les rues de la ville, armés jusqu'aux dents, faisait planer une atmosphère de terreur. Le silence dans les